

La société française vers 1330, vue par un Frère Prêcheur du Soissonnais

par

ARTHUR LÅNGFORS.

Le manuscrit français 12483 de la Bibliothèque nationale est un volume en fort mauvais état — il est incomplet au commencement et à la fin et fortement mutilé en divers autres endroits — que l'on peut dater du deuxième quart du quatorzième siècle: il contient, entre autres, le *Dit du roi* que Watrquet de Couvin dédia à Philippe de Valois, roi de France, et ne peut donc, par conséquent, être antérieur à 1328; d'autre part, l'écriture indique qu'il ne peut avoir été exécuté que peu de temps après cette date. Il se divise en deux livres. Tandis que la table du premier livre a disparu avec les nombreux feuillets enlevés, celle du second, qui a été conservée, nous apprend que chacun des deux livres contenait primitivement cinquante chapitres; chaque chapitre est précédé d'une rubrique et d'un numéro d'ordre. Il est facile de constater que le volume entier forme un tout complet: c'est un recueil composé en l'honneur de la Vierge. Chaque chapitre est disposé d'une manière à peu près uniforme. En tête se trouve la description, d'une trentaine de vers en moyenne, d'un animal, d'une plante, d'une pierre, d'une «chose» quelconque (le mot est de l'auteur). Ces faits plus ou moins exacts, empruntés à l'histoire naturelle, servent

de fondement à un enseignement moral (comme, à la même époque, chez le Frère Mineur anglais Nicole Bozon). Car, après avoir énoncé plus ou moins longuement les différentes propriétés d'une «chose», l'auteur les reprend une à une pour les rapprocher des qualités similaires de la Vierge, dont les vertus se trouvent ainsi symbolisées autant de fois. Il la compare ainsi tour à tour à la menthe, au myrte, au rosier, à la cannelle, à la fleur de lis, au baume, à l'amandier, à la fontaine, à l'hirondelle, au laurier, à la brebis, à l'anneau, au cygne, au soleil, au lierre, au rossignol, à la colombe, à la violette, etc. Ce sont là en effet quelques-uns des symboles de la sainte Vierge qui se rencontrent fréquemment dans la littérature théologique. A propos du sénévé, on s'attendrait à trouver une allusion à un passage biblique bien connu. Mais l'auteur préfère un jeu de mots dans le goût de son temps:

..... mieus est dit senevé (*fol. 17*)
 De Marie, qui *sine ve*
 Vint et nasqui en cest monde,
 Quar ele fu de pechié monde...¹

Mais il y a d'autres rapprochements qui sont plus étonnants, par exemple quand elle est représentée par le persil, l'oignon, l'ortie, la baleine, le chameau... Nous dirons, en traitant du costume féminin (p. 21), ce qu'elle a de commun avec la tortue. L'auteur a dû se rendre compte de ce qu'il y avait d'étrange dans cette sorte de paraboles: en effet, quand il compare la Mère de Dieu au dé, cet instrument de perdition, il éprouve le besoin de s'en excuser:

Sembler ne vous doit moquerie (*fol 142 v° b*)
 S'au dé je compere Marie...

Cette première partie est suivie dans chaque chapitre d'un

¹ Un jeu de mots analogue est provoqué par le mot *Ave*:

Qu'ele nous garde tous *a ve*, (*fol. 2 v° b*)
 Qui senefie en l'Escripture
 Dampnacion et painne dure.

long conte dévot, consacré à un miracle de la Vierge. Avec un scrupule rare au moyen âge, l'auteur en indique la provenance quand il le peut. Ses sources sont les recueils pieux les plus connus du XIII^e siècle ou antérieurs: l'*Apiarium* de Thomas de Cantimpré, le *Livre des dons* (probablement *De septem donis Spiritus sancti* d'Étienne de Bourbon), la *Légende dorée*, Césaire d'Heisterbach, Hugues Farsi, Pierre Damien, Orderic Vital, Grégoire de Tours, un *Grant Marial*, les *Vies des Frères*, etc. La plupart de ces contes, l'auteur semble les avoir traduits lui-même; mais il donne plusieurs contes des *Vies des Pères* dans la traduction dont nous possédons encore de nombreux manuscrits. A la fin de chaque chapitre vient soit une chanson, soit un lai, un dit, que l'auteur soude au reste de la narration par une transition de sa façon. Ces dernières pièces, quelquefois pieuses, mais plus souvent profanes, sont empruntées à divers auteurs du XIII^e et du XIV^e siècle. La plupart sont des poèmes satiriques ou à tendance morale. C'est ainsi que le *Testament* de Jehan de Meun, coupé en une trentaine de morceaux, distribués entre différents chapitres, se trouve presque en entier dans ce recueil pieux. Mais il est certainement plus étonnant de trouver parmi ces hors d'œuvre deux fabliaux (qui ne sont conservés que dans ce manuscrit): celui du *Savetier Baillet* ou *Du prestre mis au lardier*, et l'histoire d'un *Usurier qui apprit sa patenôtre*.

Nous avons dit que, avec un respect de la propriété littéraire rare au moyen âge, notre auteur se garde bien de vouloir accaparer l'honneur d'avoir composé lui-même tous les éléments de son recueil. Non seulement il prend soin d'indiquer le nom de l'auteur quand il le peut, mais aussi il le dit expressément quand il ne le sait pas: *ne sai qui le fist*. Et, pour chaque pièce étrangère qu'il insère, il met en marge le signe *Quid!* ou *Quidem*, c'est à dire *Quidam*. Et, quand il abandonne son modèle pour versifier pour son propre compte, il note en marge *Ros'*, ce qui serait incompréhensible s'il n'avait une fois écrit plus clairement *Rosari'*, ce qui doit se lire *Rosarius*. Cette note donne le titre de son ouvrage:

c'est un *Rosier* en l'honneur de la Vierge qu'il a voulu composer.

J'ai dressé ailleurs² la bibliographie complète de ce recueil intéressant. Je me bornerai ici à un examen des passages qui appartiennent en propre à notre auteur: les enseignements moraux faisant suite aux passages tirés de l'histoire naturelle et les vers de transition qui lient ensemble les différents morceaux empruntés. On y trouve des renseignements curieux sur la société française dans la première moitié du XIV^e siècle.

* * *

Voyons d'abord ce qu'il nous apprend sur sa propre personne. Il était Frère Prêcheur et avait souffert beaucoup de maux et vu beaucoup de méchanceté en parcourant le pays par tous les temps: »maint chien a mordu à mon bâton», dit-il avec une heureuse image réaliste:

. quant par païs (*fol. 12*)
 Jadis preschoie, quar esbahis
 Je aucune fois ai esté
 Et en iver et en esté;
 Maint chien en mon baston ont mort . . .
 Souvent ai hurté a tel porte
 Ou Charité ert dedens morte . . .

Mais il y a aussi des gens charitables:

Que que je die de villain, (*fol. 13 b*)
 J'ai souvent mengié de leur pain:
 A Berron et en Tardenois
 En ai trouvé mout de courtois . . .

Je ne saurais dire ce que c'est que Berron (c'est peut-être une des nombreuses localités appelées aujourd'hui Baron); mais le Tardenois est la région bien connue du Soissonnais,

² *Notice du manuscrit français 12483 de la Bibliothèque nationale* (dans *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques*, t. XXXIX, 2^e partie, p. 503—665; Paris, 1916).

faisant partie de la Brie Pouillense et dont le chef-lieu est Fère-en-Tardenois (dans le département actuel de l'Aisne). C'est bien là le pays de notre poète. Il y connaît les localités même peu importantes. Ainsi, au chapitre XLVI du second livre, à propos de *cornes*, emblèmes de l'orgueil, il dit:

N'a si grant cerf dusqu'a Beverde (*fol. 261*)
Qui a la mort cornes ne perde . . .

Il s'agit sans aucun doute de Beuvardes, dans le canton actuel de Fère-en-Tardenois. Et, dans le prologue d'un conte pieux où il s'agit d'une femme en couches secourue par la sainte Vierge, l'auteur dit que c'est là la meilleure sage-femme que l'on puisse avoir, et, pour le dire il ne donne pas seulement le mot «littéraire», qui était *ventriere*, mais aussi le mot de son «patois»:

Onques ne fu meilleur ventriere, (*fol. 188 v°*)
Ele en scet trop bien la maniere;
En Soissonnois nous disons *baile*.

Notre Frère Prêcheur appartenait à l'ordre de saint Dominique. Nous aurions le droit de le conclure rien que de l'intérêt particulier qu'il témoigne à ce saint et à ses disciples. Mais il nous l'apprend d'une manière précise. Dans une allocution devant un auditoire imaginaire, un «Robin» l'interrompt en guise de protestation:

Que gargouille ce Jacobin? (*fol. 224 b*)

Ainsi nous savons avec toute la précision désirable que la compilation contenue dans le manuscrit 12483 a été exécutée un peu avant le milieu du XIV^e siècle par un Frère Prêcheur de l'ordre de saint Dominique et originaire du Soissonnais.

L'auteur était donc un compatriote de Gautier de Coinci, mais postérieur à lui de près d'un siècle. Dans ces conditions, on s'attendrait à trouver dans son recueil de nombreux

emprunts à son illustre devancier. Il n'en est rien. Aucun des miracles versifiés par Gautier de Coinci ne figure parmi les contes pieux du Frère Prêcheur. Il est vrai que les préceptes moraux des deux auteurs se ressemblent. Il est même possible que le style de Gautier ait influencé celui du poète du XIV^e siècle: il est, comme, son aîné, amateur de jeux de mots et de rimes équivoques. Mais il n'y a dans le manuscrit 12483 qu'un seul emprunt textuel à Gautier de Coinci: c'est un extrait d'une quarantaine de vers qui porte en marge le nom de l'auteur: *Gallerus*. Notre Frère Prêcheur l'a donc certainement connu; mais c'est peut-être à dessein qu'il évite de puiser à cette source qui devait être infiniment connue dans son entourage.

* * *

Ce que nous avons pu apprendre sur la personne de l'auteur nous aide à mieux saisir le caractère du recueil que nous étudions. Ce n'est pas à proprement parler un recueil de sermons. Mais c'est un livre de lectures pieuses, où les morceaux profanes ont le même but que les *exemples* des sermonnaires. Il a peut-être été destiné à être lu devant une congrégation de moines ou plutôt de religieuses: les préceptes s'adressant particulièrement aux femmes sont nombreux. Mais, d'autre part, avant d'avoir été mis en vers, ce livre a dû être souvent prêché. Les éléments dont il se compose sont les éléments habituels des enseignements des prédicateurs; la critique de la société du temps en fait partie intégrante. C'est cette partie de l'ouvrage qui nous fournira des renseignements curieux sur l'époque où vivait notre auteur.

Ce n'est pas un très bon poète: dans ses vers, le nombre des syllabes varie entre sept et neuf, et pour la rime il est d'une très grande indulgence. Ce n'est pas, non plus, un esprit très original: son recueil est bourré des lieux communs de la prédication médiévale. Mais c'est un homme intelligent et éveillé, qui juge avec justesse et sait noter le détail pittoresque. Il possède une très réelle érudition. Nous avons

vu qu'il ne s'est pas contenté de puiser dans quelques rares sources, comme beaucoup de ses contemporains, mais qu'il connaît à peu près toute la littérature théologique de son temps et possède aussi de vastes lectures dans le domaine de la poésie profane. Il aime la «petite histoire». Il sait que c'est à force de prier qu'il naquit à Louis VII (le 21 août 1165, à Gonesse) un fils, le futur Philippe-Auguste (attendu depuis vingt et un ans):

Qu'est fame qui ne porte fruit? (*fol. 108 v°*)
C'est cele qui quiert le deduit
De son cors et non pas lignee,
Qui puist estre a Dieu dediee.
Marie fait bien son devoir
Que fame puist enfant avoir ...
Li roys Phelippes de Gonesse
Par oroisons, par chanter messe
Et d'aumosnes par habundance
Fu né au royaume de France,
Et creon que dame Marie
A li naistre fist grant aïe ...

Il reproduit les mauvais bruits qui couraient au sujet de la mort d'un duc de Bourgogne (lequel?):

En faisant la sote besoigne (*fol. 163 v°b*)
Fu ocis uns dux de Bourgogne ...

Un accident analogue est arrivé en pays chartrain. Et il tient de son père le fait que l'église de Rebais en Brie s'est écroulée en tuant beaucoup de monde:

Un four si chaï en Chartain (*fol. 158 v°*)
Sus un homme et une p
Que que fesoient leur folie.
Et mon pere me dit a moie ³)
L'eglise de Resbis en Brie
A mainte gent tolli la vie:
Après vespres des mors chantoient
Li clerc, lai les cloches sonnoient;
Le moustier chiet, les mist a mort ...

³ Sic, sur grattage.

Insérés dans un passage contre les flatteurs de la cour, se trouvent quelques vers qui nous apprennent qu'à une certaine date le Petit Pont avait été détruit et que sa reconstruction se faisait attendre. Il avait en effet été emporté par un débordement en 1325, après avoir été rebâti en pierre en 1314, à la suite de plusieurs autres accidents pareils ⁴):

Deceü sont li roy de France . . . (fol. 158)
 Ceus qui de *Placebo* leur chantent
 Leur palais et leur chambres hantent;
 Nul voir disant n'i a atrez,
 Et fust ore evesques de Sez ⁵).
 Il sont servi de plusieurs més;
 La paie alez querre a Més,
 A Paris en arez petit,
 Tant que refais soit Pons Petit:
 Je me dout d'outre mer ne soit
 Cilz qui les pons refaire doit.
 Paroles di envelopees.
 Avisent soi donc nos poupees.
 Je voy bien que sont avuglés;
 Bon fust d'estre enluminés.
 En peril est royaume et roy,
 Pour quoy je voy partout desroy . . .

Quelquefois notre compilateur a des préoccupations philologiques. Quand il dit que *una bestia dicitur quasi vastia a vastando*, il ne fait que répéter Isidore ou quelqu'un de ses imitateurs. Mais il est plus heureux quand il a l'idée d'indiquer des synonymes comme *ventriere* et *baile* (voir ci dessus, p. 5), ou quand il s'avise de nous renseigner (cas peut-être unique dans la poésie du moyen âge) sur les formes doubles d'un verbe:

Et qu'avoit a douter Damediex, (fol. 195 v°)
 Sires en terre, en mer, en cielx?
 Rien. Mès obeïr vouloit
 A Joseph qui le mainbournoit,
 Ou *mainbournissoit*, se tu vieus . . .

⁴ Jaillot, *Recherches historiques et topographiques sur la ville de Paris*, I (Paris, 1782), p. 198.

⁵ Séz (Orne).

Mais avec toute son érudition et son bon sens, il est un homme de son temps. Il condamne comme une prétention nuisible le désir de certains clercs d'arriver à une réelle connaissance de la nature; il est inutile de savoir, dit-il dédaigneusement, si les planètes sont cornues ou allongées:

.... la Dieu drue (fol. 265 v^ob)

 mist s'estudie
 En la loy [de] nostre Seigneur.
 Estude n'est nule meilleur:
 Ele ame et cors entroduit
 Et en la parfin les conduit
 En la joie qui touz jors dure.
 En tele estude met ta cure.
 Trop miex i vaut estudier
 Que de Roulant ne d'Olivier
 Ne de Gauvain ne d'Ogier
 Ne les natures remirier
 Du soleil, planetes et lune,
 Se d'elles en y a aucune
 Qui cornue ou bellongue soit.
 Tele estude maint clerc deçoit.
 Bons clers en tous temps, en tout lieu
 S'estude mette en Damedieu;
 Hors de s'estude ne soit mie
 La bien estudiant Marie.
 Mieus vaut en lui estudier
 Que le monde fort embracier.
 Quar qui le monde fort embrace
 Ja ne verra Dieu en la face ...

C'est là la paraphrase d'une idée que Jacques de Vitri⁶) a exprimée dans la formule suivante: *Omnis scientia debet referrî ad cognitionem Christi*. C'est à dire que la vraie étude de la nature ne doit avoir d'autre but que d'y trouver des symboles de Dieu et de sa mère. »L'idée que la nature et ses diverses manifestations est un enseignement perpétuel offert à l'humanité a été, pour ainsi dire, générale au moyen âge,

⁶ Paris, B. N. lat. 17509, fol. 29 (cité par Lecoy de la Marche, *La Chaire française au XIV^e siècle*, p. 458).

qui ne l'a pas inventée, car il l'a reçue des Pères de l'Église. Cette conception étrange, qui, en détournant l'homme de l'étude sincère et désintéressée de la nature pour le jeter dans la recherche de vaines figures, a retardé notablement le progrès des sciences naturelles, a son point de départ dans un passage du livre de Job dont on avait forcé le sens: *Nimirum interroga jumenta, et docebunt te, et volatilia coeli, et indicabunt tibi. Loquere terræ, et respondebit tibi, et narrabunt pisces maris* (Job, XII, 7, 8)⁷).

* * *

Nous avons dit plus haut que ce qu'exprime notre Frère Prêcheur n'a rien de particulièrement original ni exceptionnel. Cela revient à dire qu'on y trouve avant tout les attaques habituelles contre les riches et les puissants. Ce qui est plus intéressant, c'est la sympathie réelle qu'il manifeste pour les petites gens. Tous les grands dépouillent et oppriment les faibles:

Comment donc hons de dignité (fol. 224 v° b)
Ozent mener si grant desroy?
Je weil que sachent vraiment
Que par ce font leur dampnement.
A povre gent tolent le leur:
Oïr leur plaintes est horreur.
Maleïcon ont sans mesure,
Horrible fin aront et dure ...

Les pires de tous sont les sergents royaux qui sont encore plus durs qu'on ne le leur demande. Nous reconnaissons là un véritable fléau de la société du XIV^e siècle:

... aucun qui vont a cheval (fol. 231 v° b)
Tourmentent a mont et a val
La bonne gent. Sergant roial
Plus c'on ne leur commande font:
La gent mengüent, tant meffont

⁷ Paul Meyer, *Contes moralisés de Nicole Bozon*, p. 10.

Que se les seigneurs le savoient
Et juges justes estre vouloient,
Des offices les osterioient,
Et pis encore leur feroient.
Et quoy? Eulz par les colz pendre.
Il ne cessent rober ne prendre,
Il ne weulent reson entendre
Ne penser qu'il devenront cendre ...

Les prélats ne le cèdent en rien aux seigneurs laïques:

Et nostre prelat qui or sont, (*fol. 244 v° b*)
Je te demande s'autel font.
Nous veons bien que par dehors
Curieusement ⁸⁾ sont les cors
Vestus et souvent a outrage.
Je ne tieng pas le prelat sage,
Non pas fai ge roy ne duc ne prince,
Qui sus son pueple prent et pince
Largement, de quoy ses robes paie.
Miex li vaucist de viez pesnaie ⁹⁾
Feust vestus. Maudis sont souvent.
Toute leur vie n'est que vent.
Je pri a Dieu qu'i les ament
Que se portent plus humblement.
Leur curieus et fol agent
Souvent courroucent povre gent: (*fol. 245*)
Ce qu'as povres donner devroient
En vent et en boben emploient ...

Et, selon son habitude, le moraliste évoque l'image de la mort:

Combien qu'aient esté en cest monde (*fol. 115*)
Maistre lisant en chape ronde,
Il sont dampné, s'il n'ont bien fait.

L'esprit frivole des grands prélats a contaminé tous les religieux, jusqu'aux frères des couvents. Voici un passage curieux, inséré dans un conte pieux, sur la mauvaise tenue

⁸ C'est à dire *élégamment*.

⁹ Haillon. Voir Godefroy, *Dictionnaire*. VI, 74^b, s. v. PENAILLERIE et PENAILLON.

des moines assistant au service divin. Leur pensée est ailleurs, de préférence chez leur amie. Par inattention ils oublient de faire les gestes sacrés. Quand ils sont inclinés, ils en profitent pour se faire rire les uns les autres en se faisant des grimaces. Quand ils ont levé la tête, ils promènent des yeux distraits sur les peintures des murs. En chantant la messe, les uns ont à peine fini leur verset que les autres sont déjà à mi-chemin du suivant:

Trop sont li frere negligent ... (fol. 150)

.....
 Tournee est leur pensee toute
 A vanité; tout leur ennuie,
 Ainçois c'on chante halleluie,
 De cuer et de cors la veüe
 Par divers lieux ont espandue:
 Le cors en cuer, cuer en la rue.
 Volentiers veïssent leur drue.
 Petite ont mais affection
 A la sainte communion.
 Ceste viande leur ennuie
 Com fait hostes ou trop grant pluie¹⁰.
 Le sacrement, qui nous retourne
 De pechié, a ennui leur tourne.
 D'un autre se corouce offense
 Diex, quar quant font reverence
 Par enclin a la Trinité
 Adont verriez vanité:
 Li uns rit, l'autre cachine
 Ou de oiseuses fait signe,
 Roide sont de cuer et de cors;
 N'est pas religieux depors.
Gloria patri est finé
 Ainçois qu'il soient encliné.
 Quant levé sont, vagues les iex
 Vont roulant par divers lieux:
 Parois resgardent et peintures,
 Et par signes dient grant pointures.
 Li autres sont comme statues, (fol. 150 b)
 Les bouches ont closes et mues.
 Cilz qui n'ont dormi a foison,

¹⁰ Allusion a une locution proverbiale qui dit qu'un hôte qui vient trop souvent et une pluie qui dure trop longtemps sont aussi ennuyeux.

Quant se metent en oroison
 Ne scevent c'on fait entour eulz.
 Ainsi moquez est Damedieus.
 Par acoustumance s'enclinent,
 S'ançois que li autre finent
 Leur ver, cilz sont ja en mi lieu;
 Tel psaumoier ne plait a Dieu ...

C'est ici un des rares passages où l'influence de Gautier de Coinci¹¹ est à peu près certaine.

L'arrogance et l'impiété ont envahi toutes les classes de la société. Les hommes de loi vont contre la vérité, car ils ont peur des grands:

Quar li juge qui maintenant sont (*fol. 211*)
 Perileusement se meffont,
 Vrité n'osent dire ne faire:
 Li greignieur leur vont au contraire.

Les marchands pratiquent l'art de Renard:

Hui dame Renarderie (*fol. 238 b*)
 A chascun marchant se marie ...

Les médecins savent bien deviser, mais apportent peu de soulagement aux malades, ce qui d'ailleurs ne les empêche pas de saler la note:

..... phisicien (*fol. 160*)
 Qui or et argent prennent bien,
 Et souvent ont feuble confort
 D'eus cilz qui sont a desconfort.
 Pour quoy donques prennent salaire
 Se confort ne leur scevent faire?
 N'est pas reson que rien en preingnent,
 Se les douleurs qui les contraignent
 Il ne scevent assouagier.
 Il scevent trop bien deviser,
 Mès n'en i a nul tant soit sage
 Qui bien guerisse d'un malage
 Ne qui face dedens la rage
 Assouagier par nul bevrage.

¹¹ Éd. Poquet, col. 485.

Même un simple savetier pose pour le grand seigneur, sans craindre le ridicule:

Se nous voulons parler d'orgueil, (*fol. 122*)
 Toute jour le veez a l'ueil
 Et en robes et en chevaux.
 Chascun semble estre damoisiaus:
 Orendroit est un savetier
 Plus curieus c'un chevalier
 N'estoit ou temps ça en arriere.
 Trouvé ont nouvele maniere
 De despendre le leur argent.
 Pour ce d'eus se moquent la gent.
 Il ont soulers escoletez
 Et dient tantost: »Vous mentez»,
 S'on leur desdit de leur parole . . .

Personne ne va plus à la messe. On ne prononce jamais les noms de Dieu et de la sainte Vierge, si ce n'est pour blasphémer:

Plain est li mon(de)s de grant peresce; (*fol. 186*)
 Nul a bien faire ne s'adresce.
 A messes ne vont n'a matines
 Ne n'oient loenges divines.
 Quant il sont levé par matin,
 La premiere parole de vin
 Est, et de boire et de mengier,
 Et non pas d'aler au moustier.
 Main se prennent a gourmander
 Et la tripe seulent mander.
 Ja n'i ert faite mencion
 De Dieu ne de dame Marie
 Se ce n'est en juracion . . .

On ne pense qu'à remplir sa panse, tout en oubliant ce que disait je ne sais quel ancien, que le bon sens ne sort pas d'un ventre proéminent:

Quant plus est plainne triboudainne,¹²
 De tant est nostre ame plus vainne.

¹² Ventre. Ce mot manque dans les dictionnaires.

Nam Greci dixerunt excusso ventre subtilem sensum gigni non posse:

De Grieuz dient li grant maistre
Que cras hons ne puet sages estre
Et en lui envis nul sens entre:
Le grant sens n'ist pas du grant ventre.

Et qu'est-ce qui caractérise les jeunes gens d'aujourd'hui?

..... orgueil (*fol. 219 v°*)
En las et en bouche et en weul¹³,
En chauce, soulers et vestures.
Vois tu comment il sont cousues?
Tu sambles un luiton folet
Qui vieus aler au rigolet.
N'as tu honte de tel vesture
Ne de porter si longue hure?
.....
..... li damoisiaus jolis,
Qui ont les cheveus si polis
Et [au] dessus le cul sont ceint

Et tu qui portes si grant hure (*fol. 59*)
N'iras pas a la hure hure,
Et tu a ces longues manchetes,
Qui par sa, par la les degetes ...

Tu es un jones davoudiaus, (*fol. 252 v°*)
Hydeus en cuer, par dehors biaus.
Amours as, mès Diex scet bien queles.
Tes manchetes, tes longues eles
Miex moustrent que soies Sathan
Que de la maniere Nathan,
Qui estoit hons de sainte vie ...

Ces détails, et quelques autres qu'on va lire, se rapportent au nouveau costume court et étroit qui s'était, au début du XIV^e siècle, définitivement substitué aux vêtements longs et larges inaugurés sous Philippe-Auguste. La *longue hure* fait allusion aux immenses chaperons dont la cornette fut allongée au point de tomber plus bas que le dos:

¹³ OEil.

Les manches étaient courtes, à force d'être fendues jusqu'au coude (*manchetes*); mais elles portaient de *longues ailes*, c'est à dire un prolongement sans raison qui pouvait, selon Jehan de le Mote qui écrivait en 1340, être d'une aune ou plus. Guillaume de Deguileville, dans son *Pelerinage de vie humaine*, composé en 1330 et 1332, mentionne, lui aussi, ces *manches à penonchaus pendans*. Les souliers étaient profondément échancrés à l'effet de laisser le cou-de-pied libre et de laisser voir les basses chausses de couleur (ce sont les *soulers escoletez* de tout à l'heure). A part les prolongements signalés au chaperon et aux manches, le costume était extrêmement court et serré. La ceinture était mise très bas. Le résultat était fâcheux (car on ne portait pas de culotte proprement dite):

De longues manches Dieu n'a cure (*fol. 224 v° b*)
 Ne de chypoeuse ¹⁴ çainture
 Qui sur le derrier est assize: ¹⁵
 Ceint sont a la nouvele guise.
 Dieu et sa mere ce desprisent.
 Tel folz se perdent et honnissent,
 Et pseudomme rien ne les prisent.
 Le feu qui les ardra atisent.
 Le cul leur pert, pou sont couvert ¹⁶ . . .

Il va de soi que, pour un moraliste médiéval, le chapitre femmes offrait des matériaux autrement riches, et non pas seulement en ce qui concerne le luxe de la toilette. Il leur reproche d'abord leur goût immodéré du plaisir. Elles courent les bals. Le jour ne leur suffit pas, il leur faut une grande partie de la nuit pour s'amuser. Le résultat en est qu'elles manquent la messe le lendemain:

¹⁴ Coquette.

¹⁵ Ce détail est noté aussi dans un fragment, du début du XIV^e siècle, transcrit dans le manuscrit français 25405 de la Bibliothèque nationale: *trop dessus le cul se chaignent*. Pour ce texte, ainsi que pour les renvois à Guillaume de Deguileville et Jehan de le Mote, voir mon article *Deux témoignages inédits sur le costume des élégants au XIV^e siècle* (dans *Mélanges Émile Picot*, I, 159).

¹⁶ Allusion à un proverbe: *Mal est couvers cui li cus pert*.

..... les fames d'ore (*fol. 101 b*)
Qui toute jour vont a karole,
Ne le jour ne leur souffit mie:
De la nuit prennent grant partie,
Puis ne pueent matin lever,
Chanter ne lire ne ourer ...

Une autre conséquence non moins regrettable en est que leur maison est mal tenue. Elles changent la nuit en jour, selon la parole de la Bible, et les gens de service, qu'on fait trop veiller, s'en plaignent:

Des dames retour au dangier: (*fol. 105 b*)
C'est pour aucunes resveillier.
Fort est c'on puist fames servir
A son gré et a son plaisir:
Mout en y a de dangereuses,¹⁷
A leur serjans sont ennuieuses.
Souvent ont des maleïssons
De puceles et de garçons.
Leur maisnie font trop veillier,
Si les maudit on par derrier;
En apert il n'osent maudire,
Que n'enqueurent de leur dame ire.
Seigneurs et dames bien feroient
Se leur mainbour bien ordenoient, (*fol. 105 v°*)
Mès il le temps de Dieu bertournent
Et le cler jour en la nuit tournent:
Job. XXII: *Noctem verterunt in diem.*
Et de la nuit il font le jour ...

Elles ne se soucient même pas de leurs enfants. Loin d'imiter la mère de saint Bernard, qui allaitait elle-même ses enfants, elles les abandonnent à des étrangères. Cela non seulement diminue l'amour entre la mère et l'enfant, mais donne aussi à l'enfant la nature de la nourrice, qui peut être mauvaise:

Fame doit nourrir les enfans ... (*fol. 220 b*)
Ces gentilz damès riens n'en font,
Mès estranges nourrices ont.
Pour ce enfant ont tel nature

¹⁷ Orgueilleuses.

Cum de cui prennent alaiture,
 Et la mere a[ime] l'enfant mains
 Quant est nourri d'estrange lait,
 N'a mere n'a amour itele
 Com se lait prist de sa mamele . . .

Les dames qui maintenant sont (*fol. 47 v°*)
 Par estranges aletier font
 Leurs enfans: n'en valent pas mieus,
 Quar il en est assés de tieus (*fol. 47 v° b*)
 Qui de nourrice la nature
 Ensiuent souvent et l'ordure . . .

Je ne saurais dire si cette idée que l'enfant acquérait les qualités morales de sa nourrice était générale au moyen âge. Toujours est-il qu'elle se retrouve dans *Renart le Nouvel*. C'est en invoquant cette raison que l'auteur y proteste contre l'habitude des grandes dames de mettre leurs enfants en nourrice:

Si tost que li enfes est nés
 5170 Est de se boine mere ostés,
 Et mis puet estre a tel nourrice
 Ki est et sote et orde et niche,
 Et est de mauvaise nature,
 Et a eü par aventure
 Enfant en fornicacion,
 Et de mauvaise estrassion
 Puet estre estraitte et engenree
 De teus meurs que la nourrice a
 De qui lait l'enfes est nouris
 Ara en lui, j'en sui tous fis.

Et pour prouver son dire, l'auteur raconte qu'il advint une fois que le fils d'un homme riche fut mis en nourrice. Mais elle n'avait pas assez de lait. Pour ne pas perdre le bénéfice que lui procurait l'enfant, elle lui donna comme nourrice une truie

5207 Ki de nouvel ot pourcelé.

l'effet physique fut excellent:

Rouvelens, biaux, cras et refais
5217 En fu li enfes en brief tans.

Mais les conséquences morales furent d'autant plus déplorables:

Mais cius lais tel nature mist
En l'enfant que mout de pourciel
Out, car s'il trouvoit un puiriel ¹⁸,
Comme un pourciaus s'i tooilloit ¹⁹
Et ens es m fuilloit.

Autrefois les femmes aimaient le travail, continue notre prédicateur. On faisait travailler même les filles des rois et des empereurs, non pas qu'elles aient eu besoin de gagner, mais pour éviter l'oisiveté, qui est la mère des vices:

La main a l'uevre, bele fille, (*fol. 113 v°*)
Met donques et desvuide ²⁰ et file.
Jadis li roy, li empereur,
Combien que fussent grant seigneur,
Leur filles ouvrer commandoient,
Non pas pour ce qu'e[n] ce gaignoient,
Mès pour oisive eschiver,
Qui mout aprent a foloier . . .

Mais les femmes de nos jours, que font-elles? Elles ne s'intéressent qu'aux potins colportés par de vieilles sorcières:

Especiaument ces grans dames (*fol. 148 b*)
Mout volentiers nouveles oient
Par les queles eles desvoient
De la voie de Paradis; (*fol. 148 v°*)
N'a parole n'enten n'a dis
Que vieie sorciere t'aporte:
Tieus fames sont d'enfer la porte . . .

Les femmes, et même les jeunes filles, courent les rues,

¹⁸ Bourbier.

¹⁹ Se souillait.

²⁰ Mets du fil en écheveau.

effrontément décolletées, au plus grand détriment de leur vertu:

Enclo ton cors, fille et amie, (*fol. 182*)
 Se ne vieus cheoir en vilenie,
 Quar fame qui va par la rue
 Et son cras col moustre et desnue,
 Ele donne souvent achoison
 Que hons chiee en grant mesprison.
 Pucele voise par raison,
 S'el ne vieut que or ait oison ²¹.
 Merveilles est de nos filletes:
 Ne croy pas bien que soient netes
 De cuer, quant les voy si parees
 Que samblent estre blanches fees ...

Il y en a qui cherchent à imiter les allures scandaleuses des danseuses et des comédiennes. Telle ne fut pas une sainte fille dont le prédicateur raconte l'histoire:

Mout estoit bele sa maniere, (*fol. 189 v°b*)
 N'estoit orgueilleuse ne fiere,
 Si comme sont nos puceletes
 Qui or sont, qui tant cointeletes
 Sont que samblent baleresses:
 Vestues sont con jongleresses;
 Tant portent habit curieus
 Et devant Dieu maugracieus,
 Qu'eles vont a perdicion ...

Elles se fardent:

Mout sont beles a⁹ regarder: (*fol. 190 b*)
 Aucunes se suelent farder,
 Les autres d'oignemens narder ...

On deveroit fame larder (*fol. 261*)
 Qui se farsist et qui se farde;
 Je la tiens pour sote musarde ...

D'aucunes portent des robes si démesurément larges, qu'on dirait qu'elles ont quelque chose à cacher:

²¹ Enfant.

Lor robes sont longues et lees, (*fol. 190 b*)
A outrage desmesurees;
Eles sont com moustier parees,
De mantiaus sont enmantelees,
Et se sont les pances emflees,
Par ce pueent estre miex celees . . .

Toutes ces femmes frivoles, pourquoi ne se souviennent-elles pas qu'il leur arrivera ce qui est arrivé à toutes les autres? Car où sont les dames du temps jadis?

Et que sont ore devenues (*fol. 92 b*)
Ces dames a ces grans sambues ²²,
Qui chevauchoient par les rues?
Tant estoient parees et drues
Et haut montees comme grues;
Leur espaulles paroient nues
Et leur poiterines fendues
Si com(me) flamesches ²³ sont pa[rues] . . .

De telles femmes ne ressemblent en rien à Marie, qui est comparée à la tortue (voir ci-dessus, p. 2) parce que, comme elle, la sainte Vierge

Sa char couvri de couverture (*fol. 255 v° b*)
De abstinence grief et dure:
C'est ce qui la fait nete et pure.
Mès mainte gent hui n'en ont cure:
Tuit quierent soulas et delis,
Roses, soucies, fleurs de lis; (*fol. 256*)
Encor i a assez trop pis:
Desnuer son ventre et son pis . . .

Le pieux compilateur condamne également la danse et les chansons frivoles qui, avec la complicité du printemps et de l'amour, ont mené plus d'une âme à la perdition:

En yver sont li aucun bon, (*fol. 104 v° b*)
Mès en esté pas un bouton
Ne valent, pour la sezone bele.

²² Housse pour la selle de femme.

²³ Banderoles (?).

Adonc luxure renouuele,
 Quant la verdeur des arbres voient
 Et les chans des oiselons (v)oient:
 »Et comment, dient, me pourroie
 Tenir de baisier Maroie?»

A propos de la danse, il cite un lieu commun des prédicateurs médiévaux (attribué ici, sans doute à tort, à saint Augustin) selon lequel la *carole* est un cercle dont le centre est le diable, et tous les danseurs tournent à gauche; parce que tous tendent vers la mort éternelle²⁴:

Veritable fu dame Marie (*fol. 107 v°*)
 Ne ne disoit nule folie,
 Si comme font nos jouvenceles (*fol. 108*)
 Qui volentiers oient nouveles
 De Robin et de Marion
 Ou quant sera l'Ascension,
 Ce jolif tans pour karoler,
 En quoy se seulent afoier.
 Oi de Augustin la parole:
 Ce n'est mès q'un cercle karole
 Du quel diable est en mi lieu;
 La ne trouveras pas tu Dieu.
 Cil qui karolent se meffont,
 Quar mainte gent desvoier font:
 A senestre tournent partie,
 Quar il vont en la compaignie
 Des anemis d'enfer en bas;
 La karoleront sans soulas,
 Tourjors criront: Hé las! hé las!
 Tu donques ne karole pas!

Que les femmes se rappellent que la sainte Vierge ne dansa point :

Marie point ne karoloit (*fol. 253*)
 Ne ne dançoit ne n'espringoit . . .

²⁴ Voir Gaston Paris, *Mélanges de littérature française du moyen âge*, II, 593, et mon compte-rendu dans la *Romania*, XLIV, du livre de M. Hj. Crohns, *Legenden och medeltidens latinska predikan och »exempla» i deras värdesättning av kvinnan*.

Mais sa louange est, hélas! bien délaissée aujourd'hui. C'est à elle que les poètes d'autrefois adressaient leurs hommages; mais ceux d'aujourd'hui ne chantent que de »puterie», c'est à dire d'amour profane:

Qui est si nices qui ne doie
Honnourer la bele Maroie?

.....

Mains clers mains biau[s] dis en ont dit;

A ce jadis estudioient

Et leur affection fichoient.

Or font tout ce devant derriere.

Venue est nouvele maniere

Qui n'est bele ne convenable

As ames, et as cors nuisable.

Ne riment mès de puterie...

Des chansons pieuses, dont notre Frère Prêcheur déplore la déchéance, il a inséré un certain nombre dans sa compilation. M. Alfred Jeanroy, qui les a récemment publiées²⁵, en a brièvement indiqué l'importance. Ces parodies pieuses intéressent l'étude de la poésie lyrique au double point de vue de la forme et du thème, parce qu'elles augmentent de quelques unités les maigres et rares spécimens qui nous ont été conservés des chansons d'histoire, des balettes, des chansons de femme, des chansons adressées à un rossignol messenger d'amour. Elles fournissent en même temps des matériaux précieux pour une étude d'ensemble, qui reste à faire, sur les motifs profanes dans la poésie pieuse du moyen âge.

²⁵ Dans *Mélanges de philologie romane et d'histoire littéraire offerts à M. M. Wilmotte* (Paris, 1910), I, p. 245.

